

## *Progresser en humanité*

Les religions entre guerre et paix

Paris 3 juin 2022

Après 1989, notre monde semblait préparé à franchir les murs et les conflits de la guerre froide. Il a été dit que notre siècle est né en 1989 avec la chute du Mur de Berlin : le moment semblait venu de la fin des murs et de la fermeture des frontières. Voici que s'effondrait ce que, dans un discours de 1945, Winston Churchill avait nommé le rideau de fer qui avait séparé l'Europe en deux mondes et réduit la liberté dans les pays de l'Est, notamment la liberté religieuse. La dernière décennie du vingtième siècle a vu naître un monde différent, où le libre-échange mondial, la démocratie, la liberté et le commerce international sans restriction semblaient s'être engagés dans une voie victorieuse et universelle. Comme une nouvelle Providence...

Face à ce « monde nouveau », l'opinion publique regardait d'un air distrait la réalité des religions. Pour beaucoup, en regard de la postmodernité, les religions représentaient un univers associé au passé. L'affaiblissement du christianisme, relégué aux marges de la société, et sa sécularisation, se sont vérifiés en Europe. Quelle était l'espace des religions ?

### *Le rôle de premier plan des religions et Jean Paul II*

Avec le siècle passé, s'est dessinée une vision qui reléguait les religions aux vestiges du passé. Jean Paul II avait inauguré son pontificat par cet appel : « N'ayez pas peur ! ». Il s'était adressé aux croyants de l'Est pour éveiller en eux l'espoir de la liberté. La renaissance musulmane s'était déjà réalisée. En 1979, l'ayatollah Khomeiny était retourné en Iran pour y créer une République islamique et proposer l'islam comme base d'une théologie de la libération des opprimés. Considérées par l'opinion publique occidentale comme des réalités déclinantes, les religions se révélaient en fait comme des acteurs de premier plan sur la scène publique dans de nombreux pays du monde. De véritables radicalismes étaient en train de se développer, et des fondamentalismes religieux à charge conflictuelle.

Le pape avait découvert que le christianisme constituait en Pologne une force de résistance désarmée vis-à-vis du régime. Il avait ranimé le peuple polonais et Solidarnosc, le mouvement syndical et libertaire : un processus de renaissance qui fit reculer le régime et qui, en partie, mit en crise le bloc de l'Est. Du côté des historiens, peu de choses encore ont été dites sur le rôle de Jean-Paul II dans les changements intervenus en 1989.

En 1986, Jean Paul II invita à Assise les responsables des grandes religions mondiales pour prier pour la paix, et non plus les uns contre les autres comme cela s'était produit durant des millénaires. Beaucoup, dans l'Église catholique, s'étaient inquiétés que le pape mît toutes les religions sur le même plan, dans une sorte d'indifférenciation qui les rendrait équivalentes. C'était la position du cardinal Ratzinger qui, plus tard cependant, une fois élu pape, célébra les vingt-cinq ans d'Assise. Jean Paul II avait compris que les religions pouvaient être motif à de nouveaux conflits ou à la pacification : le feu qui alimente la guerre ou l'eau qui l'éteint. Si, en Occident, on les tenait pour un héritage du passé, le pape avait pris conscience de leur fonction historique et politique. En effet, avec la fin des idéologies, les religions devenaient des idéologies qui sacralisaient les identités de groupes, de nations, de civilisations.

Le pape eut une grande intuition : l'événement d'Assise de 1986 incarna et dépassa la perspective du concile Vatican II et de la déclaration *Nostra Aetate*, qui avait ouvert l'Église catholique au dialogue avec les religions. La rencontre interreligieuse pour la paix marqua un tournant à la fois concret et théologique. Au vingtième siècle, les communautés religieuses étaient de plus en plus mises au défi de la coexistence : les villes et nations homogènes d'un point de vue religieux avaient cessé d'exister. Des personnes de religions différentes – rien que du fait des migrations – se retrouvaient à cohabiter dans un même environnement. La paix était le fait de la cohabitation d'univers religieux, culturels, ethniques. Or les mêmes religions pouvaient agir dans les situations de conflit.

### *Du dialogue à la fraternité*

Assise 1986 donnait une épaisseur inédite au dialogue entre les religions mené jusqu'alors par des délégations d'experts avec une dimension académique ou culturelle, mais sans implication des fidèles. L'événement d'Assise impliqua des responsables représentatifs de leurs communautés. En cette journée du 27 octobre à Assise, on respirait le climat des grands événements historiques. La réunion de ces responsables, dans leurs différents habits, proches les uns des autres, offre l'une des images religieuses les plus connues du siècle, et représente une proposition de coexistence pacifique (au nom des différentes traditions religieuses) pour les croyants du monde. Jean Paul II déclara à Assise en 1986 :

« La paix attend ses prophètes. Ensemble, nous avons rempli nos yeux de visions de paix : elles libèrent des énergies pour un nouveau langage de paix, pour de nouveaux gestes de paix, des gestes qui brisent l'enchaînement fatal des divisions héritées de l'histoire ou engendrées par les idéologies modernes. La paix attend ses bâtisseurs. [...] La paix est un chantier ouvert

à tous et pas seulement aux spécialistes, savants et stratèges. La paix est une responsabilité universelle [...] ». J'étais là !

Le pape Wojtyla pensait à un mouvement de paix capable non seulement d'englober les institutions mais aussi de faire fraterniser les croyants . Jean Paul II avait affirmé avec force : « nous avons redécouvert que, en ce qui concerne le problème de la paix et de sa relation avec l'engagement religieux, il y a quelque chose qui nous lie les uns aux autres ». Ce devait être le début d'un mouvement de fraternité entre les femmes et les hommes des différentes religions du monde. La fraternité entre les religions était liée à la paix dans le monde.

### *Événement unique ou processus de fraternité ?*

Après cet événement, il y eut de nombreuses pressions pour mettre l'événement en retrait : par crainte de la confusion entre les religions (exprimée par le cardinal Ratzinger), mais aussi du fait de la difficulté à comprendre le caractère très actuel du défi religieux. J'ai pensé, quant à moi, avec la Communauté de Sant'Egidio, que le chemin d'Assise devait se poursuivre à travers la rencontre entre les religions : année après année, nous avons convoqué d'abord à Rome, puis dans d'autres villes du monde, les représentants des religions pour parler de paix et de fraternité, pour prier. Jean Paul II, en nous recevant, nous a dit : « vous devez continuer ! ». Il rêvait d'un mouvement de fraternité qui partirait d'Assise, mais il s'était rendu compte des difficultés. Année après année, même si le chemin n'a pas été facile, le dialogue s'est transformé en quelque chose de plus profond : la fraternité et l'amitié. Lors de la récente rencontre dans l'esprit d'Assise, qui s'est tenue à Rome les 6 et 7 octobre derniers, le pape François a dit : Wojtyla « rêvait d'un cheminement commun des croyants qui, à partir de cet événement, se déroulerait vers l'avenir ». Il a ajouté :

« Le pape Jean-Paul nous a indiqué cette tâche [...] Pour certains, cela semblait être un optimisme vide de sens. Mais au fil des années, le partage s'est effectivement développé et des histoires de dialogue entre différents mondes religieux ont mûri, en inspirant des chemins de paix. Voilà le vrai chemin. S'il y en a qui veulent diviser et créer des affrontements, nous, nous croyons à l'importance de marcher ensemble pour la paix : les uns *avec* les autres, jamais plus les uns *contre* les autres ».

L'esprit d'Assise représente un héritage important. Sant'Egidio a continué dans cette voie, et, à la lumière de cet esprit, a aussi promu des actions de paix, comme la médiation qui a mis fin à la guerre civile au Mozambique, responsable d'un million de morts, avec la signature d'un accord à Rome en 1992.

### *Le choc des civilisations et la crise des idéaux œcuméniques*

Les terribles attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis ont marqué le commencement de ce vingt-et-unième siècle qui devait être un siècle de paix et de démocratie. C'était le premier choc du nouveau siècle, suivi par la crise économique, la pandémie, la guerre en Ukraine... Face au terrorisme de matrice islamique, beaucoup se sont demandé : à quoi ont servi les rencontres entre les religions ? Huntington a énoncé la théorie du choc des civilisations et des religions, déniait toute coexistence possible. Les attentats du 11 septembre semblaient confirmer la théorie de l'affrontement des civilisations. Il fallait se méfier de ceux qui étaient différents ; on soutenait en particulier l'existence d'un affrontement irrémédiable avec l'islam, comme si un destin conflictuel était inscrit dans ses chromosomes.

Personne ne nie la réalité des extrémismes et du terrorisme qui abîme la religion. Mais comment a-t-on répondu à la violence ? À la manière militaire, avec des murs, avec la guerre préventive... L'histoire de ces vingt dernières années a pourtant montré comment ont fini les guerres nées dans une logique d'affrontement de civilisation ou dans le but d'exporter la démocratie : je pense à l'Afghanistan ou à l'Irak.

C'est vrai : le monde global a introduit un phénomène de dépaysement, comme le disait Todorov. Des femmes et des hommes dépayés face à des personnes d'ethnie et de religion différentes, souvent émigrées, ont éprouvé le besoin de réaffirmer leur identité en opposition à d'autres identités qu'ils ressentent comme des menaces, et de demander aux religions de les bénir. Trente ans plus tard, la mondialisation n'a pas produit le monde uni qu'on avait promis, mais un monde où les préjugés d'hier sont revenus, plus encore, où les haines se sont parfois accrues.

Les grands phares qui avaient éclairé l'humanité après la Seconde Guerre mondiale semblent s'obscurcir : la recherche de la paix, le dialogue, l'œcuménisme, la passion pour la coexistence fraternelle, le sens de la justice, la coopération internationale... L'obscurcissement a plusieurs causes : la logique de l'intérêt national exclusif, l'opposition identitaire, la réhabilitation de la violence et de la guerre. Le pape François a écrit dans l'encyclique *Fratelli tutti* : « Dans le monde d'aujourd'hui, les sentiments d'appartenance à la même humanité s'affaiblissent et le rêve de construire ensemble la justice ainsi que la paix semble être une utopie d'un autre temps ».

### *La guerre et la paix*

Le fait le plus inquiétant de ces deux dernières décennies est la réhabilitation de la guerre. François a déclaré : « C'est ainsi qu'on fait facilement le choix de la guerre sous couvert de

toutes sortes de raisons, supposées humanitaires, défensives, ou préventives, [...]. De fait, ces dernières décennies, toutes les guerres ont été prétendument “justifiées” ». On dénombre aujourd’hui 169 conflits ouverts, dont quatre seulement entre des États. La guerre a pris de nouvelles formes et implique de nouveaux acteurs : non seulement des forces armées régulières, mais aussi des guérillas, le radicalisme religieux (qui arme des combattants en les recrutant parmi les désespérés ou les fanatisés de certaines zones géographiques, comme le Sahara ou le nord du Mozambique), des armées criminelles ou mafieuses, des mercenaires (la milice russe Wagner ou les compagnies militaires privées américaines). Le visage de la guerre change. Nous voyons aujourd’hui beaucoup de guerres s’éterniser, sans vainqueurs ni vaincus par la puissance des armes : ainsi, des peuples entiers se retrouvent otages des conflits et de la violence. Comme en Syrie. Aujourd’hui, une superpuissance nucléaire, la Russie, fait la guerre en Europe avec l’invasion de l’Ukraine. Beaucoup de conflits sont ouverts depuis plusieurs années et semblent insolubles. Du reste, avec les armements puissants en circulation, un grand nombre d’individus peuvent faire la guerre, déstabiliser des pays entiers, fomenter des actions terroristes.

Par ailleurs, la génération qui se souvenait de l’horreur de la Seconde Guerre mondiale a disparu. Les témoins de l’horreur de la Shoah, apogée de la folie nazie, massacre d’un peuple entier comme affirmation de la supériorité des Allemands, ont disparu. Le grand écrivain italien, Primo Levi, avec la force du survivant d’Auschwitz, répétait toujours cette expression, que l’on retrouve aussi chez George Santayana (et qui est inscrite dans différentes langues sur le monument de Dachau) : « Ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter ». Les enfants du vingtième siècle ont écouté les survivants de la Shoah, mais qu’en est-il aujourd’hui ? Ma génération, en Italie, n’a pas connu la guerre : mon grand-père a été fait prisonnier en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale et mon père pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le même pays. J’appartiens à la première génération sans guerre. La paix dont je bénéficie depuis ma naissance, dont nous autres Européens bénéficions, est un héritage qui dit l’horreur de la guerre, et non une condition naturelle ou donnée pour acquise : elle doit être transmise à la génération des années deux mille. Du reste, en suivant en Afrique les drames des guerres (je pense au conflit qui ravage le Soudan du Sud), j’ai acquis la conviction que la guerre est la mère de toutes les pauvretés. Je le vois aussi à présent en Ukraine.

*La rencontre avec les Ukrainiens*

Face à la guerre en Ukraine, avec l'invasion russe, j'ai été ému par les femmes qui arrivent en Europe avec leurs enfants et quelques personnes âgées – ce sont surtout les femmes et les enfants qui fuient le pays. Je les ai rencontrées à la frontière entre la Slovaquie et l'Ukraine, mais aussi en Pologne, aussitôt après le début du conflit : fortes, dignes, et qui, pour certaines d'entre elles, retournent aujourd'hui dans leur pays. Quel est le secret de leur dignité et de leur résistance ?

Il faut comprendre l'histoire d'un peuple. Qui veut la paix doit comprendre l'autre : y compris les Russes, même si, en le disant, on peut être accusé de philo-poutinisme. Un peuple est l'enfant d'une histoire. Les Ukrainiens sont un peuple anciennement soviétique, dont la politique interne a été difficile. Mais, leur histoire a été celle d'un peuple rompu à la souffrance. Limitons-nous au vingtième siècle ukrainien : effroyable ! La guerre civile provoquée par la révolution bolchévique ; la guerre de 1918 à 1921 entre les soviétiques et l'Ukraine, qui aspirait à l'indépendance ; les années Vingt, marquées par les pogroms antisémites et par la violence des services secrets soviétiques qui a fait des milliers de morts.

En 1932, la famine tenaille l'Ukraine : quatre millions de morts. Les voyageurs témoignent de scènes épouvantables, et même d'actes de cannibalisme. Staline refusa d'aider les Ukrainiens. Pour ces derniers, c'est l'Holodomor (deux mots ukrainiens qui signifient faim et meurtre), un génocide. En 1941, Hitler envahit l'Ukraine soviétique jusqu'à Kiev, où, dans les ravins de Babi Yar, plus de 30 000 Juifs sont exterminés. Au total, se sont un million six cent mille Juifs ukrainiens qui ont été assassinés ; d'autres, ayant fui dans les forêts, ont été tués par des résistants polonais ou ukrainiens. Au moment de la reconquête soviétique, le bilan des personnes tombées au front était particulièrement lourd : entre trois et cinq millions de morts, 770 villes et 18 000 villages détruits. Une fois la guerre terminée, la situation s'améliora, mais sous le pesant contrôle soviétique. C'est un peuple « expert en souffrance ».

L'invasion russe en Ukraine a montré un profond conflit au sein du christianisme orthodoxe : celui du patriarcat de Moscou rangé du côté du gouvernement (bien qu'il ait sous sa juridiction la plus grande communauté orthodoxe d'Ukraine), selon l'identification traditionnelle religion-nation ; celui des différentes Églises orthodoxes ukrainiennes ; enfin, celui du patriarcat de Constantinople qui soutient une vision « œcuménique » et non nationale, phylétiste, comme il le dit. La guerre en cours a mis en évidence une crise profonde non seulement de l'orthodoxie, mais de l'œcuménisme en général.

*Des religions pour la paix*

Les voies du dialogue s'effondrent-elles dans ce nouveau théâtre de guerre ? Comme l'œcuménisme... Se montrent-elles illusoires ? Pietro Rossano, grand bâtisseur du dialogue interreligieux, disait : « Nous sommes conscients que la religion est en soi une force faible [...], mais elle possède la force de l'esprit qui peut la rendre forte, invincible et finalement victorieuse ». Nous connaissons la faiblesse des religions : nous la voyons dans la guerre en Ukraine, nous l'avons vue dans le terrorisme à matrice religieuse. Mais il y a une force, enveloppée dans la faiblesse : la prière, la fraternité, la responsabilité envers les autres. En 2014, lors de la rencontre dans l'esprit d'Assise à Anvers, j'ai dit ceci :

« Nous avons continué, depuis 1986, année après année, à rassembler des femmes et des hommes de religions, des humanistes, pour travailler sur la frontière spirituelle, subtile mais concrète, entre guerre, religion et paix. Nous l'avons fait, animés par la conviction que jamais la guerre n'est sainte, que seule la paix est sainte ».

Je ne suis pas pessimiste, malgré les difficultés liées au contexte actuel, malgré les ambiguïtés de la défense de l'identité ethnique et sociale contre les autres, les nationalismes résurgents. En dépit de tout cela, les religions ont montré ces vingt dernières années qu'elles étaient une réserve de paix dans un monde belliqueux qui a oublié l'horreur de la guerre. Dans toutes les traditions religieuses, de différentes manières, la paix est une valeur. Je reprends les mots du Rabbin Korsia : « Dans cette époque blessée, il faut réinventer les aurores ».

Au long des vingt premières années du nouveau siècle, la conscience s'est renforcée, bien que de façon contradictoire, de la mission de paix des religions. Le dialogue, les rencontres fraternelles, la coexistence dans divers environnements urbains, ont conduit à une maturité. Pas toujours, pas partout. Souvent les religions et leurs représentants n'étaient pas habitués à parler avec les autres : leurs propos relevaient du monologue. La coexistence a progressivement fait passer du monologue au dialogue, à un dialogue sur des questions concrètes : celles de l'environnement dans lequel on vit ensemble, celles de la pacification dans un contexte de fortes tensions, celles de la collaboration. Commentant le récit biblique de Caïn et d'Abel, le grand rabbin Jonathan Sacks a affirmé ceci : « là où finissent les mots, commence la violence. Le dialogue est la seule manière de combattre les démons de notre nature ».

Ce qui s'est passé dans un grand quartier périphérique d'Abidjan, en Côte d'Ivoire – c'est un épisode qui m'est cher – témoigne de l'esprit d'Assise. Une mosquée avait été incendiée et les musulmans voulaient aller brûler une église en représailles, mais ils ont été arrêtés par le curé catholique, par l'imam et par le pasteur protestant accourus ensemble sur les lieux. Ou bien à Lahore au Pakistan, où les minorités chrétiennes sont pauvres et marginalisées, l'imam de la

grande mosquée, Azad, s'est rendu dans un quartier chrétien pour empêcher, par son autorité, des actions violentes contre les chrétiens. Quand on parle, il y a une force pacificatrice qui agit. Et les religions, je pense aux religions abrahamiques, comme le disait Massignon, vivent la force et la faiblesse de la parole. En parlant, on renonce à opposer à l'autre l'autosuffisance de son monde fermé, lourde de risques : « Qui est sage ? Celui qui apprend de chaque homme », enseignent les maîtres du judaïsme.

En 2019, a été signé le *Document sur la fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune*. François et le grand imam d'Al Azhar, Al-Tayyeb, à la tête d'une institution qui fait autorité dans l'islam sunnite, ont été les acteurs de cet événement. Al-Tayyeb est un modèle de musulman avec une histoire spirituelle, qui a fréquenté les rencontres pour la paix dans l'esprit d'Assise que nous organisons année après année. C'est une plateforme pour la rencontre entre les religions : « L'histoire affirme que l'extrémisme religieux et national, ainsi que l'intolérance, ont produit dans le monde, aussi bien en Occident qu'en Orient, ce que l'on pourrait appeler les signaux d'une "troisième guerre mondiale par morceaux", signaux qui, [...] ont commencé à montrer leur visage cruel ».

On lit dans le même document que : « les vrais enseignements des religions invitent à demeurer ancrés dans les valeurs de la paix ; à soutenir les valeurs de la connaissance réciproque, de la *fraternité humaine* et de la coexistence commune ». Ce document est stratégique pour les mondes religieux, mais aussi pour le monde musulman sunnite déprimé par la confusion faite entre sa foi et l'extrémisme. François a repris ce thème dans l'encyclique *Fratelli tutti*, en proposant un processus de fraternité entre les personnes et les mondes religieux. Il a en outre rendu visite au grand ayatollah Al-Sistani, la plus haute autorité chiite irakienne, en portant son attention à une autre partie du monde musulman.

La pandémie a fait grandir la conscience d'une nécessaire coopération entre les religions. Les mondes religieux, bien qu'ils soient historiquement connectés aux récits nationaux et aux réalités ethniques, transcendent ces mêmes réalités par la nature de leur message. Ils ont compris que les problèmes du monde doivent être affrontés ensemble et sur une échelle universelle, comme la pandémie.

#### *La fraternité des religions pour progresser en humanité*

Les souffrances de la guerre et les demandes de paix appellent à avancer en humanité : la paix, j'en suis convaincu, est le plus grand signe du progrès de l'humanité. Un Italien, don Luigi Sturzo, grand croyant, écrivait dans les années Trente :



« Je n'ai jamais été et ne suis pas pacifiste dans l'acception courante du terme », mais « il faut espérer que... la guerre, comme moyen juridique de protection du droit, devra être abolie, tout comme ont été légalement abolis l'esclavage, le servage et la vendetta ... la guerre est arrivée à de telles extensions technique et politique qu'elle est devenue un instrument disproportionné de défense de tout droit légitime ; les maux qu'elle entraîne sont si grands et si nombreux qu'ils frappent non seulement les combattants mais le monde entier... ».

François a repris cette idée récemment : « le moment est venu d'abolir la guerre, de l'éliminer de l'histoire de l'homme avant qu'elle n'élimine l'homme de l'histoire ». C'est un grand rêve (d'aucuns diront une utopie) d'un immense progrès pour l'humanité, un objectif auquel travailler pour délivrer du fardeau de la violence et de la haine. Le défi consiste à apprendre à vivre ensemble, sans recourir à la violence comme instrument pour la résolution des conflits. C'est une idée qui m'est chère depuis le débat survenu au début de ce siècle autour du choc des civilisations et des religions : non pas choc de civilisation, mais civilisation du vivre ensemble.

Avec ses compagnons, dans l'Atlas algérien en plein islam, frère Christian de Chergé voulait réaliser, en tant que réalité minoritaire, l'art du vivre ensemble avec les musulmans. Avec son assassinat en 1996, son histoire semble démentir cette possibilité, et pourtant la vie donnée de ces moines témoigne d'une voie à parcourir pour progresser en humanité. Frère Christian écrivait :

« Les Béatitudes sont avant tout l'Évangile du vivre ensemble. Elles se conjuguent au pluriel et mêlent toutes les catégories de personnes. Il est impossible d'être heureux de ce bonheur des cavaliers solitaires, qui croient être les seuls purs, les seuls pauvres, les seuls artisans de paix, etc. Tout se joue dans la complémentarité... »

Tout se joue dans la complémentarité. Dans l'esprit d'Assise, la complémentarité se révèle être proximité, amitié, paix. Ces dernières décennies, sous l'effet du radicalisme et de l'indifférence, les religions ont été mises au défi de s'améliorer, d'être plus fidèles à leur message fondateur. Dans un progrès de foi et d'humanité, elles ont replacé au centre la paix. Un spécialiste des religions, Pietro Rossano, écrivait : « Chaque religion, quand elle exprime le meilleur d'elle-même, tend à la paix ». La paix est au plus profond de chacune. Les religions ont médité sur les limites et le péché de l'être humain ; elles ont fait savoir que la conversion est possible. Je voudrais conclure, alors, avec les paroles du cardinal Martini, connaisseur des Écritures et de l'humanité : « L'homme, à la fin, n'est pas individu ; il est le prochain de l'autre homme ; il est appelé à être frère. C'est pourquoi, il cherche en lui-même la communion plus que la division, l'espace familial pour un dialogue plus que la tribune pour

**un rassemblement ». Les religions connaissent l'être humain et savent que, au-delà de ses contradictions, il est appelé à être frère : appelé à la paix plus qu'à la division.**